

# Franco Fortini

Franco Lattes naît à Florence en septembre 1917 : en 1939, ce fils d'un avocat d'origine juive prend le nom et la foi de sa mère, Emma Fortini del Giglio, une vaudoise. Il se forme à Florence et soutient une thèse de philosophie du droit avant d'obtenir un diplôme de lettres sur le peintre Rosso Fiorentino et non, comme il l'avait prévu, sur Manzoni. Son directeur de travaux, le grand Attilio Momigliano n'enseigne plus depuis 1938 à cause des lois raciales du régime fasciste. Franco Fortini participe à plusieurs revues littéraires : *La Riforma letteraria* d'Alberto Carocci, et *Letteratura* d'Alessandro Bonsanti.

En 1943, il doit se réfugier en Suisse ; de retour en 1944, il participe à la Résistance en Valdossola. En 1945 il est à Milan et travaille avec E. Vittorini à la rédaction du *Politecnico*. En 1946, il publie *Foglio di via*, son premier recueil de poésies, en 1948, un roman, *Agonia di Natale*. De 1947 à 1953 il travaille dans le service publicitaire d'Olivetti et collabore très activement à *Comunità*. Il offre ses premières grandes traductions : Brecht, Éluard, mais aussi Goethe. Il dénonce les errances de la gauche et, en 1956, il quitte le parti socialiste – cf. *Dieci inverni, 1947-1957*. C'est alors qu'il rejoint la rédaction bolonaise d'*Officina* au sein de laquelle il combat sur le front politique et sur le front esthétique des avant-gardes – cf. *Verifica dei poteri*, en 1963<sup>1</sup>. En 1959 il publie une anthologie de vingt années de poésie : *Poesia e errore*.

Les années soixante sont marquées par une intense activité : il offre de très importantes contributions de poétique (*Verso libero e metrica nuova ; Traduzione e rifacimento*) ; il collabore à la revue engagée de *Quaderni piacentini*, écrit des scénarios pour le cinéma politique : *Tre testi per film – All'armi, siam fascisti, Scio-peri a Torino, La statua di Stalin*; poursuit son œuvre poétique, qu'il rassemble en 1973 avec *Questo muro*; il donne de très importantes traductions : le *Faust* de Goethe en 1970 (après Flaubert, Kierkegaard, Gide, Brecht, Simone Weil, Eluard et Proust). En 1971 il devient professeur d'Histoire de la critique littéraire à l'Université de Sienne. Il y enseigne jusqu'en 1987. En 1982 il rassemble ses traductions dans *Il ladro di ciliegie*. L'activité poétique de Fortini se prolonge jusqu'à *Paesaggio con serpente*, 1984, et à *Composita solvantur*, 1994. Quand Fortini meurt en novembre 1994, c'est l'un des plus grands militants de l'Italie de l'après-guerre qui disparaît. Son engagement littéraire, critique, social et politique faisait de lui une des consciences les plus alertes, et aussi les plus incommodes de sa génération.

Andrea Zanzotto veut saisir la singularité de l'œuvre poétique de Franco Fortini en ces termes<sup>2</sup>:

« Il me semble que la poésie de Fortini se distingue nettement parce qu'elle assume, à l'état pur, cette ligne éthique qui n'a jamais été au premier plan dans l'histoire de la poésie italienne, même aux plus beaux jours de l'*impegno* – alors que l'impératif relevait plutôt d'un impératif extérieur et sclérosant que d'une pulsion intérieure à l'œuvre – et alors même que cette ligne avait une influence plus ou moins souterraine dans notre littérature du xx<sup>e</sup> siècle. Or Fortini est un des plus grands représentants de cette ligne, et sans doute, aujourd'hui, le plus rude, celui qui ne concède rien. Fait rare : dans son œuvre, l'éthique, entendue au sens large, et l'éthique intérieure au travail littéraire sont une seule et même chose. Je crois que pour Fortini, chaque mot tend véritablement à être quelque chose qu'on ne peut pas toucher, sous peine de perdre le sens même de la réalité. Fortini se place ainsi dans une perspective radicale qui n'est pas sans dimension religieuse et au fond de laquelle on entrevoit Rebora. Il ressent la poésie comme une présence articulée intimement liée à la déchirure de l'utopie (et, même, comme un espace dénonçant la présence du futur, fût-ce du futur historique, 'prophétique' refermée et hésitante). Si Fortini est bien conscient de tous les moyens et de tous les artifices de la rhétorique, son œuvre obéit à une parole qui ne peut être trahie ou avec laquelle on ne saurait tricher au-delà d'une certaine limite<sup>3</sup>. Y céder serait faire disparaître celui-là même qui la prononce. Pour Fortini, même si elle est friable, la parole est toujours parole de fondation et si jamais elle tombe, elle tombe en avant, non pas en arrière : elle indique une direction, fût-ce *in absentia*.

Il me semble néanmoins que Fortini a toujours considéré que la poésie est comme immergée dans le bain d'un péché originel, parce qu'elle est toujours en retard, ou en avance sur quelque chose qui la transcende et la dépasse. Mais il me semble aussi qu'il a toujours fini par reconnaître qu'elle est innocente à cause de la dimension comme irrémédiable et absolument nécessaire de son propre déploiement. De cette manière, il se pourrait bien que tout le reste passe au second plan. Et pourtant, l'innocence que l'on finit par apercevoir dans l'œuvre de Fortini poète est proche, me semble-t-il, de celle d'un enfant, qui serait terriblement mêlé au mal – comme l'avait vu saint Augustin. Le mal de la poésie serait pour finir son "faible salut" par rapport à l'action ou à l'élaboration théorique historico-politique – le soupçon que la poésie est comme seconde par rapport à d'autres techniques du salut ».

1. Cf. les chapitres VI (*Due avanguardie*) et VII (*Avanguardie e Mediazione*) in *Verifica dei poteri*, op. cit., pp. 60-83.

2. « À propos de Fortini, entretien avec Maria Grazia d'Oria », in *Scritti sulla letteratura*, op. cit., vol. II, pp. 231-232. Cf. aussi « F. Fortini, Un'obbedienza », *ibidem*, pp. 223-229, et « Ricordo di Franco Fortini », *ibidem*, pp. 405-410.

3. Cf. les remarques de R. Galaverini, in *Dopo la poesia*, op. cit., p. 114.

*Bibliographie des recueils poétiques de Franco Fortini*: *Foglio di via e altri versi*, 1946; *Poesia e errore*, 1959; *Una volta per sempre*, 1963; *L'ospite ingrato. Testi e note per versi ironici*, 1966; *Questo muro*, 1973. En 1974, P.V. Mengaldo offre une anthologie des poèmes de Fortini, *Poesie scelte*, 1938-1973 qui sera suivie en 1982 de *Il ladro di ciliege e altre versioni di poesia*, en 1984, de *Paesaggio con serpente. Poesie 1973-1983*, et, en 1990 de *Versi scelti*, 1939-1989. Fortini publie son dernier recueil en 1994 – *Composita solvantur* et P. V. Mengaldo rassemblera plusieurs poèmes inédits après la mort de l'auteur en 1995 et 1997. Pour les œuvres en prose : *Agonia di Natale* (1948); *Asia Maggiore* (1956); *Sere in Valdossola* (1963); *I cani del Sinai* (1967). Pour les essais : *Dieci inverni* (1957); *Verifica dei poteri* (1965); *Profezie e realtà del nostro secolo* (1995); *L'ospite ingrato* (1966); *Saggi italiani* (1974); *I poeti del Novecento* (1977); *Questioni di frontiera* (1977); *Insistenze* (1985); *Extrema ratio* (1990).

*Bibliographie en français*: *Une fois pour toutes*, 1985, Fédérop, traduction J.C. Vegliante et B. Simeone. En 1983 Jean-Marie Straub et D. Huillet ont réalisé 1976 : *Fortini/Cani* d'après *Les chiens du Sinai* de Franco Fortini.

*Bibliographie critique*: A. Berardinelli, *Franco Fortini*, Florence, 1973, R. Luperini, *La lotta mentale. Per un profilo critico di Franco Fortini*, 1986.

## La poésie des roses

1.

Roses, roses de poussière, quelle dureté  
de nuit, dans les ceps, roses arquées  
d'épines, comme les tendons fiers  
et les muscles secs de la jeune femme  
que dans l'auto la soie travaille, et le cuir,  
mais molle si les phares la giflent, mais tachée  
le long de la gorge comme les roses contuses  
du labeur de minuit, des orties.

Ah contre les fleurs ouvertes à la touffeur  
que l'essoufflement de l'abeille est doux,  
que les cœurs voudraient qu'il ne fasse  
plus jour; mais toujours les phares aux tournants  
à incendier des théâtres de rosiers  
dans le parc immense, aride, romain !  
Pourquoi j'ai dit « poussière », par brûlures,  
de pneus, par colombaires, graviers, amphores...  
poussière sur les bastions; des roses  
l'impiété en jouit, la soif s'exalte  
sans trêve à coups de sang  
où creuse, balourd, le scarabée.  
La dame rue, perd sa sandale, exige  
des horreurs, salie d'herbes et salive.  
Du miel bouche les triomphes, ô abeille latine.  
Laisse repues les gorges, béates les roses.

2.

Mais reconnais ce début. Depuis des grottes, des fontaines,  
les contraires respirent, immobiles.  
Où s'entrouvre une rose, décline une rose  
et un est le temps, mais de deux vérités.

Viens au gel et au grand chaud. Ose ici  
sur la limite hésiter. Elle ouvrira  
les branches, pénètre le fouillis. Tu apparais  
tempe illuminée d'éclairs, toi

qui étais élan de laurier dans le calme  
arc de cyprès et toujours tu es  
avec un autre nom, et reviendras sous une autre forme.  
Attentive aux miroirs d'eaux, sœur  
d'hérésie, négation empêtrée,  
splendide d'unité future, front  
tendu au néant et blessé... Maintenant tu trembles,  
je revois, tu traverses les lierres  
et comme tu noircis et te changes  
je sais, et où le rire vacille, tu es déjà  
écaille de serpent aiguille ongle lame  
que la langue des roses affine  
et dans le pétilllement des broussailles ils soufflent, fouillent  
la scène les semi-vivants, jusqu'au point où l'artère  
se répande et que tu en dérives le filet  
vers Hécate. Une vieille lisse ta hanche.

3.

Ah que pour elle contre le temps inhumaine  
immense bouche, pour son corps qui libère  
et du tien aussi se crée et se débat,  
tu n'es que cette langue de gloire basse,  
cette pantomime d'esclaves. Ils se cherchent  
pour exister dans un sang, pour revivre  
avant le jour. À fond, alors,  
dans ce piétinement, engorge-toi, adore,

caresse-les, symboles informes  
de l'avenir, jusqu'à ne plus voir,  
toi qui t'aveugles si tu les fixes,  
toi qui râles avec eux ! Et oh qu'il s'écorchent, visqueux  
de lymphé ; que le tétanos déchaîne  
des morsures et qu'ils se ruent en grappes  
en roulant et dans les carotides les cris.  
Vergetures sur la rose, elle se déchire,  
elle qui intacte au matin se rira.  
Pas d'autre moyen de prodiguer, de  
mettre à nu, le délice  
du dégoût qui tant d'années malfaisant,  
en lui-même t'étreint, racine  
que les pères ramifièrent jusque dans tes méninges

et la chiennerie des défunts haineuse ici repais-toi  
bestial, à ce repas de roses dilacérées.

4.

Et maintenant la passion des arbres fait retour, haute passion.

Le désir et la séparation

n'y seront plus. Qui nous avons été,

nous le serons et sans douleur. Déjà vers nous

ce qui vous parut fable vient et sera,

fil de ce siècle, ironies.

Nous sortirons du rêve pour exister

dans une seule vérité.

Tous les amours parfaits un seul amour.

Tous les jours les plus beaux un seul jour.

Corps disparus que nous avons aimés,

depuis les restes misérables recréés,

les saints pieux vous feront revenir dans l'allégresse,

esprits étonnés identiques fous de rire,

rose aux cent feuilles indivise

qui déjà éblouit la tête incrédule.

Voici l'heure qui dessèche et caille les liquides

et ces émanations ce sont des âmes

mais tordues, mais naines, sous le fer de la lune.

Vois les royaumes se déployer. Ils franchissent obliques

les cortèges du ciel, noirs, les Saints

vides comme des voiliers. Est-ce l'absinthe ? Le jugement ?

Ce sont les pauvres filles qui eurent le visage

lacéré par les soldats ? Les trompettes des anges ?

5.

Très lointaines voix, déchirements... Tes figures,  
conscience fausse, toujours ainsi tu les répètes ?

Branchages rejetés, roses tuméfiées,

en molécules rares l'espace se divise,

on dirait qu'une paix allège leurs monceaux.

Et avant que les nids commencent leurs cris

ces fables de morts redeviendront

hommes opaques en marche sur les pavés.

Et des météorites de fer mental

filent sur les continents, touchent

à des champs magnétiques de roses apaisées,

courbent des fréquences de choses créées, tentent

une aide. L'avion lourd qui rase les coupes

combat, cabre, va ; pas pour nous. Ici j'habite  
où une nuit convainc l'encendrement du siècle  
et lente, elle m'extermine, et je tremble.

6.

Ou parmi des charbons de rose un phosphore, un ver,  
seule issue ? Vers des cryptes, des salles, viscères,  
où, le spectacle éteint, pendent des amas  
d'abdomens tronqués, crinières de couleuvres et cordes,  
masques écorchés, Sisyphe, Pirithoüs, Thyeste  
et les Erynnies. Vers des tufs de catacombes, où  
sous les larves de nous à venir murées  
un sénat d'insectes gesticule.

7.

Et non. Dernières fleurs d'un enfer ironique,  
précipitez, fontaines, les cascades.  
Le vrai est-il *un* à nouveau ? Fuyez, allégories.  
Tu devais le savoir : tu serais revenu  
choisir le gel, le vouloir et l'épine,  
les noms univoques, la science possible  
et lente, le soleil qui blanchit l'Indus et le Nil,  
la dent imperceptible de l'Histoire.

Mais comment demain saurai-je reconnaître  
les roses tuées, les vivantes ? Je me tourne par ici  
où est passée, et reviendra, ma démence :  
pour elle aussi je demande justice et amour.  
Vous, encore en sommeil : je veux que rien ne se perde.  
Même si toujours, si sans pitié de l'aurore  
Qui là-bas rend si faibles les feux de position des grosses cylindrées,

Les acarus broient les grumeaux,  
les cétoines triturent l'avenir  
avec leurs pinces minuscules ; si la faute et l'espoir  
sont un mal unique qui nous sépare et s'acharne,  
qui venant de nous gravit les cimes des saules  
et les macère. L'air est léger et noir.  
Vive la rose du printemps.  
Et vivent l'herbe, la fleur, les baisers, la douleur.

Traduction par Michel Deguy et Mario Fusco,  
première publication, *Po&Sic* n° 19, 1981